

BOOKS

Pauline Delabroy-Allard, *Ça raconte Sarah*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2018, 192 p.

Entourée par des rayons de littérature grâce à son père écrivain et à sa carrière de libraire documentaliste, Pauline Delabroy-Allard fait son début avec un roman intrigant et controversé qui change le visage de l'amour souvent pudique. Son optique élargie et éhontée sur la poétique du corps féminin lui vaut une reconnaissance critique importante tant par le Prix Goncourt : le choix polonais et le choix roumain que par le Prix des étudiants France Culture-Télérama. Sa voie littéraire est ainsi pavée de lauriers et l'écho de son œuvre a une résonance étourdissante. Son écriture fiévreuse surgit des réactions contradictoires qui montrent un dualisme actuel entre un esprit ouvert et un autre rigide. Ses mots deviennent de souffles, mais ils sont étouffants pour ceux qui se cachent derrière le mur des inhibitions.

Avec une fraîcheur de débutante, l'auteure esquisse la relation ardente d'amour fou et paralysant avec Sarah, le personnage chimère auquel la narratrice rend un hommage fictionnel. Le lecteur comprend le dénouement de la relation brûlante dès le début analeptique : « Je ne

parviens pas, dans cette nuit moite, à détacher mes yeux de son corps nu et de son crâne cireux. De son profil de morte. » (p. 10) L'éventail des émotions met en œuvre des leitmotivs existentiels qui tracent la figure multiforme de Sarah, la violoniste pétulante. D'ailleurs, l'œuvre commence

avec une description minutieuse de Sarah qui a le rôle fondamental de figer l'essence du roman et de crayonner le chemin sur lequel on va passer doucement. Cette première partie dépeint une rencontre foudroyante qui mélange la béatitude et l'amertume spirituelles. La multitude d'énumérations vivantes et colorées concernant la figure archétype de Sarah soulignent la passion folle envahissant le lecteur.

L'intrigue surgit au moment où Sarah rejoint la fête du Réveillon comme

« une tornade inattendue » (p. 18) et l'atmosphère rigide change radicalement de nuances. On peut dire que l'apparition de Sarah est comme l'émergence du serpent démoniaque dans le paradis tranquille de la narratrice. Sa vie devient aussitôt un mélange de passions sexuelles et de tourbillons de folies et de déceptions. D'un enseignante ordinaire à un lycée et d'une



mère bienveillante, la narratrice devient la proie hypnotisée de Sarah et tisse une relation de dépendance avec cette femme exaltée et capricieuse.

Le roman se compose de deux parties antithétiques qui forment, au fond, un binôme. La première partie esquisse sous une tension oppressante l'apogée de l'amour fou. Les frôlements décrits permettent au lecteur de jeter un coin d'œil sur une relation d'amour inhabituelle, hors du commun, mais plus forte qu'une passion entre un homme et une femme. Donc, les premières pages de cette prose quasi parfaite font vibrer les canons de la littérature traditionnelle *ad vitam æternam*. Au fil des pages, on peut observer une ressemblance entre Sarah et la déesse grecque Daphné parce que les deux montrent un attachement sans borne par rapport à la personne adorée. En ce cas, on pourrait dire que Pauline assume le rôle d'un mythographe impressionniste.

D'un autre côté, la deuxième partie de cette œuvre, nommée « l'exil », tourne radicalement en une déchéance de la narratrice due à cette tornade amoureuse : « l'assourdissant chagrin qui m'emplit entièrement et le désespoir qui gronde au fond de moi. » (p. 112) L'action se passe à Trieste, une ville italienne qui semble se métamorphoser en un troisième personnage, une matriarche dans cet univers scindé : « C'est une non-ville, un non-lieu. »

(p. 174) De plus, par les paysages de cette fresque méditerranéenne, l'auteure nous parle de la mort, de la déception et d'une aliénation à la fois. On peut sentir le désarroi de la narratrice qui perd son amour et sa lucidité. Sa vie devient comme suspendue et mise en sursis à cause de la douleur dévorante.

La répétition du syntagme *Ça raconte Sarah* devient un leitmotiv, une anctienne qui souligne la centralité et l'effet ahurissant de cette présence féminine sur la vie de la narratrice. Toute l'action gravite autour d'elle comme une obsession sempiternelle qui cause finalement la détresse et la solitude. En ce qui concerne le rythme haletant de l'écriture, on peut observer une sensualité extraordinaire qui se précipite dans la première partie et ralentit subitement dans la deuxième. Bref, il y a une virtuosité qui emporte le lecteur et l'émeut par la précision et la sincérité de la plume

Finalement, l'ivresse amoureuse, les larmes et les serments s'écroulent et deviennent les cendres brûlées d'un Eros immobile, cloué à une croix damnée. Pauline Delabroy-Allard compose par *Ça raconte Sarah* un chant d'amour fou qui dévore les âmes et s'effiloche sous une tension lancinante. C'est un souffle vital qui s'avilit et qui plonge l'esprit dans l'abîme de la solitude.

BIANCA MELINTE
biamelinte10@gmail.com